

Au sujet

François Hébert

Volume 19, numéro 2 (110), mars–avril 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30859ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1977). Au sujet. *Liberté*, 19(2), 50–52.

Chroniques

en toute liberté

AU SUJET

On ne le sait pas assez : la littérature n'existe pas. Les critiques n'ont pas intérêt à ce que cela se sache. *Cela* ? La misère des écrivains : le temps, les prédateurs, l'inachevé. C'est, après l'amour, le lit qu'il faut refaire. Les beaux draps, les mots couverts.

L'ambition du poète est haute : il veut. Quoi ? Habiter une chambre, comme le soleil y est entré, comme il y mourra, quelque nuit. Et vous y accueillir, vous les lecteurs. Vous êtes difficiles : vous ne voyez pas Rutebeuf dans vos miroirs éclatés.

Les critiques sont pires que les lecteurs : ils n'ont jamais l'idée d'offrir au pauvre poète des draps de soie. Ils ont toutes les idées du monde, sauf la bonne : le monde lui-même, dont la matière les drape. Ils parlent *en l'air* ; ils ne songent jamais à savoir de quoi ils parlent, et encore moins qu'ils parlent, ni à se couvrir, à *venter*.

Il y a en outre de mauvais critiques.

Pour tout dire, comme le dit si bien René Char, le poète est « comme le pauvre, il sait tirer parti de l'éternité d'une olive ». Et tout est dit : qu'ajouter ?

Pourtant, les critiques réussiront ce tour de force. Ces marchands de camisoles vont s'acharner à dire ce que l'écrivain a voulu dire (mais n'a pas dit).

L'un, journaliste, va tenter de vendre la mèche à ses lecteurs. Mais ce sera une fausse mèche, à moins qu'il ne leur apprenne qu'ils sont en train de lire un journal !

Un autre, professeur, essaiera de contraindre ses auditeurs à savoir ce dont il s'agit, comme s'il ne s'agissait pas précisément de *cela*, de savoir ce dont il s'agit : de *ceux* qui étudient.

D'autres encore, essayistes, tenteront de systématiser, en fonction de tel ou tel domaine qu'ils croient connaître, cette chose absolument particulière, très singulière, qu'est la littérature. Qui n'appartient à personne. A ce sujet, les linguistes sont muets ; pour cause : il n'y a pas de code des symboles. A ce sujet, les philosophes sont aveugles ; la seule raison que l'on ait d'écrire, c'est cette raison même, qui est un oeil, et le reste est littérature. A ce sujet, tous ceux qui se réclament des sciences dites humaines font aussi fausse route : il n'y a de science de l'homme que l'homme, et les psychanalystes, pour ne citer qu'eux, s'ils commencent leur pratique par leur propre psychanalyse, feraient bien de la poursuivre de la même manière.

Tous ceux-là sont des idéologues, mais les idéologies n'existent guère, hors de l'esprit de ceux qui y croient. Certains veulent que vous y croyiez : ce sont ceux qui les font ! Ils font entrer les crédules dans les jeux qu'ils régissent. Ces rois manipulent leurs sujets à leur guise. Mais, dans le rapport de chacun avec l'oeuvre, chacun doit être roi ; et si nul chemin connu ne le mène à son royaume, la loi du royaume l'oblige cependant à cheminer.

Ainsi, entre la vie et la littérature, il existe un jeu dont chacun doit inventer les règles. Selon la situation qui est, à proprement parler, critique. Qui a inventé le jeu d'échecs sera toujours supérieur aux champions qu'il meut comme des pions.

Les critiques demeurent des *intermédiaires* : les directives viennent d'en-haut, à gauche ou à droite, et s'adressent à ceux d'en-bas, à droite ou à gauche. Ce chassé-croisé permet aux critiques de gagner leur croûte aux dépens des intéressés : les média accroissent leur pouvoir, leur faim et leur

salaire. Tandis que d'autres cherchent simplement à *gagner leur vie*.

Dans les pays communistes, les critiques ont des amis au gouvernement et dans les hôpitaux psychiatriques. Chez nous, ces intermédiaires ressemblent assez à ceux qui achètent le lait des agriculteurs et le revendent *plus cher* aux citadins, ruinant les uns et les autres. La nature, les modalités, la gravité de l'oppression varient ; toutefois, l'oppression demeure, d'un côté comme de l'autre. Là-bas, il y a de la matière grise qui saigne dans les barbelés ; ici, des barbelés (la « science », le « progrès » . . .) dans la matière grise. Partout, c'est la guerre ; les poètes cherchent la dure paix. Le noyau de l'olive.

Aucun préjugé ne l'apportera ; aucun dogme, aucune idéologie. Rien d'extérieur : mais peut-être que, par une extrême et intime attention à soi-même, au monde . . . La critique sera d'abord et entièrement *subjective* : c'est la condition sine qua non de l'objectivité.

Jamais l'arbre ne parle de l'arbre : il fait des feuilles.

Le poète ne parle qu'au poète : entre eux, ils se comprendront, ces frères de sang ; ils *parleront d'argent*, de celui qu'ils n'ont pas, de celui qui coule entre les doigts.

Quant aux critiques, ils sont *payés* par la société qui exige d'eux qu'ils lui disent ce que sont les oeuvres (qui cependant la débordent, comme les « verres qui pleurent » de Rabelais), afin de les monnayer.

Les critiques s'acquittent de leur tâche comme ils le peuvent, mais en regard de l'essentiel, ils sont aveugles. Comment en serait-il autrement ? Ils taillent dans le poème, quand ce n'est pas dans la chair de leurs clients, des vêtements de toutes sortes, oubliant le fait capital : le poème n'est qu'une étoffe, offerte directement à *la nudité du lecteur*, à son corps déjà taillé sur étrange mesure, à ses grelottements.

Quand les olives ont froid, elles grelottent : leur peau secrète la rosée.